

## La dernière réplique de l'auteur

Pierre Lavoie, François Archambault, Yvan Bienvenue, Louise Bombardier, Élisabeth Bourget, Jean-François Caron, Dominic Champagne, Joël da Silva, Daniel Danis, Jasmine Dubé, Abla Farhoud, Alain Fournier, Jean-Rock Gaudreault, Jean-Claude Germain, Jérôme Labbé, Anne Legault, Pierre-Yves Lemieux, Antonine Maillet, Patrick Quintal, Pascale Rafie, Larry Tremblay, Michel Tremblay et Lise Vaillancourt

Numéro 80, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26902ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, P., Archambault, F., Bienvenue, Y., Bombardier, L., Bourget, É., Caron, J.-F., Champagne, D., da Silva, J., Danis, D., Dubé, J., Farhoud, A., Fournier, A., Gaudreault, J.-R., Germain, J.-C., Labbé, J., Legault, A., Lemieux, P.-Y., Maillet, A., Quintal, P., Rafie, P., Tremblay, L., Tremblay, M. & Vaillancourt, L. (1996). La dernière réplique de l'auteur. *Jeu*, (80), 211–226.

# LES DERNIERS MOTS



Balthus, *Katia lisant*, 1968-1976. Huile sur toile, 179 x 270,7 cm. New York, collection privée. Photo : Sergio Anelli/Electa Editrice, tirée de *Balthus à la Biennale de Venise*, Venise, Edizioni « La Biennale di Venezia », 1980, p. 65.

## *La dernière réplique de l'auteur*

Si « 20 - 1 » entraînait les créateurs dans le souvenir, dans le passé, « La dernière réplique » souhaitait, au contraire, les projeter dans l'avenir, et ce par le biais d'un exercice ludique. En effet, nous avons souhaité clore ce numéro anniversaire par une section particulière : « Les derniers mots » et, à l'intérieur de celle-ci, proposer aux auteurs dramatiques le jeu de la dernière réplique. Nous avons donc demandé à une trentaine d'auteurs québécois de répondre à la question suivante :

Si vous aviez à écrire votre dernière pièce, quelle en serait la dernière réplique ?

La majorité d'entre eux ont joué le jeu avec enthousiasme, en dépit des affres dans lesquelles nous en avons plongé certains et du caractère quelque peu « morbide » que d'autres ont pu y voir.

Comme le soulignait Jean-Pierre Ronfard dans « Le démon et le cuisinier » (*Jeu 25*) :

Le théâtre est un jeu. À force de nous prendre pour des papes, nous risquons d'oublier que nous sommes des joueurs, des conteurs d'histoires, des illusionnistes. [...] S'embarquer dans la pesanteur, c'est trahir le concept de jeu.

Il ne s'agit pas de parler de la liberté, mais de parler librement des choses. Ce qui est bien différent et bien plus exigeant. C'est à cette liberté de l'imagination et du comportement que les artistes de théâtre (comme des autres arts) devraient toujours s'entraîner dans le domaine et avec les moyens spécifiques qui sont les leurs. « S'entraîner », le mot est lâché. Je le préfère à « répéter » ou « travailler », mots qui excluent la variété et l'éphémère du plaisir. Il n'y a pas de jeu sans plaisir.

**Pierre Lavoie**

LUI – Y a tellement de choses que je voulais te dire. Je sais pas. Je voulais te parler de ta mère, j'imagine. Est-ce que je t'ai déjà dit qu'a jouait à parler avec les animaux ?

**François  
Archambault**

Les chats dans les ruelles ou sur les trottoirs, les chiens attachés devant les Caisses Populaires, les chevaux dans le Vieux, les écureuils du Parc Lafontaine, les fourmis dans le gazon de Maskinongé... Même qu'une fois, les deux pieds dans un lac, a s'est mis à attraper des bébés poissons pis à les flatter avec un doigt. Sur le dos. Sur les côtés. Une petite flatte pis a les remettait dans l'eau. Trois petits tours autour de ses jambes, pis les poissons revenaient s'installer dans le creux de ses mains. Moi j'essayais, mais j'y arrivais pas... Je la regardais.

Je me souviens d'elle jusqu'aux genoux dans la mer noire. En Gaspésie. Devant le ciel gris. Toute seule dans l'étendue immense. Une enfant qui défiait la froideur pis la grisaille d'un été trop laid pis qui cherchait encore des poissons au fond de l'eau.

C'est à ce moment-là que t'es née. Dans ma tête en tout cas. L'idée de toi est devenue un genre de douce obsession. C'est sûr qu'avant ça, j'avais eu le goût d'avoir des enfants... mais c'était pas pareil. Quand je l'ai vue, dans son maillot noir, toute seule, toute petite comme dans une vue de film à perte de vue, j'ai pensé à toi. C'est devenu précis. T'as commencé à vivre en moi. Quand je la regardais, quand j'embrasais ta mère, quand je lui préparais son déjeuner ; je te sentais déjà être là avec nous. Ben avant que tu sois dans son ventre, t'étais là avec nous, dans notre vie. Dans notre appartement de la rue Marquette, qui avait les murs jaunes, bleus, verts pis orange... T'étais là. Ouais...

Je te dis tout ça, mais... Dans le fond, je pense qu'y a juste une chose que je voulais te dire. Juste une... C'est con, on veut dire une chose pis on s'emporte, on en dit plein ! (*Un temps. Sourires.*) J'aimerais ça te serrer dans mes bras. (*Elle s'approche. Étreinte.*) Ça fait longtemps en crisse que je t'aime !

**Yvan  
Bienvenue**

Ostie j'dors pus  
Depuis qu'tu m'as posé  
C'te crisse de question-là  
J'dors pus  
La dernière réplique  
C'est celle que t'écris  
Avant de mourir  
Ça veut dire mourir crisse  
Y as-tu pensé ?  
Moé la mort c'est ce que  
j'hais l'plus  
La mort qui prend la vie  
Le monde qui donne la mort

J'dors pus crisse  
Pis j'hallucine  
La mort chienne sale  
Qui m'épie m'espionne  
M'époumone à minuit  
Me transperce et traverse  
Que je transpire long pis creux  
J'étouffe !  
J'étouffe de mort !  
J'écris pas pour me plaindre  
J'me plains pour écrire  
J'veux dire...  
Non mais penses-y  
J'veux pas mourir  
Pourquoi j'te répondrais ?  
De dire oui  
J'dis oui à ben des choses  
Mais pas à la mort  
J'peux pas  
À moins que j'fasse semblant  
Mais on peut pas faire semblant d'écrire  
On peut pas faire semblant  
Peut-être prétendre  
Mais prétendre encore  
J'sais pas si on peut faire ça  
Pour le thrill  
S'donner des impressions  
S'faire des peurs  
J'doute  
P't'être dire :  
J'arrête !  
J'écris pus !

Encore là  
Arrêter d'écrire c'est comme mourir  
Arrêter volontairement d'écrire  
C'est se suicider  
C'est comme ça que je vois ça  
Comme quand on dit :  
Rimbaud s'est opéré vivant de la poésie !  
Bullshit je l'sais  
Mais romantique en crisse  
Pis ça fait mal d'y penser  
Rimbaud y a juste arrêté  
Parce que c'était juste un trip  
Écrire pour lui  
C'tait juste un trip  
Le plus dur c'est pas de commencer  
C'est d'continuer  
Non !...  
Pour moé ça s'rait d'arrêter  
J'peux pas prétendre  
Ça s'rait comme de dire à la femme que j'aime  
Mettons que j't'aimerais pus...  
Ou d'se faire dire...  
Mettons...  
Pourquoi tu m'as mis ça dans tête ?  
Je le sais pas c'que serait ma dernière réplique  
Je veux même pas y penser  
J'voudrais avoir jamais entendu c'te question-là  
J'voudrais juste qu'on arrête de me torturer  
Avec ce genre de question-là  
Je peux pas dire ce que serait ma dernière réplique  
J'espère peut-être juste réussir à dire  
J'ai pus peur !  
J'ai pus mal !  
J'doute pus !  
J'aimerais croire que j'ai pardonné  
Croire qu'on m'a pardonné  
J'aimerais pouvoir dire  
Je suis en paix !

– Je suis prête à tout pour être heureuse, même mourir.

**Louise  
Bombardier**

FRANÇOISE (*Se tournant vers le public.*) – Bon, maintenant, vous savez tout. La pièce est finie. Maintenant, c'est à mon tour de... partir. Disparaître. Est-ce qu'il y a un paradis pour les personnages ? J'aime mieux pas y penser. Mais... merci d'être venus. À cause de vous, pendant toute une soirée, j'ai... vécu. Merci beaucoup.

**Élizabeth  
Bourget**

J.W.Stewart,  
*In The Empty Quarter*,  
1988. Techniques  
mixtes, 176 X 236 cm.



GUILLAUME – Il est trop tôt.

**Jean-François  
Caron**

**Manière de prologue en guise de préambule**

Saura-t-on jamais venue l'heure de la dernière réplique ? et pourquoi célébrer vingt ans d'existence avec des dernières répliques comme si cet anniversaire allait correspondre à la date d'un déluge d'où plus rien ne pourrait plus jamais jaillir après soi pour la suite du monde ? mais trêve de suspicion et de rouspèteries si, après le mot d'ordre de Rilke sur la solitude infinie de l'œuvre d'art et du pire que représente la critique pour l'en approcher, demeure en bout de ligne le simple plaisir du jeu.

**Dominic  
Champagne**

Bonne fête et merci pour la mémoire.

LE MAÎTRE

*s'étendant de tout son long parmi ses bouteilles innombrables  
agonisant gémissant  
...que de l'ordre puisse naître du désordre  
que des désordres puissent se trafiquer des amours  
et que de l'amour puisse jaillir de la beauté...  
à bout de souffle  
des complots pour l'éternité  
il expire tout sourire*

Le héros émerge d'un tas de cadavres tous plus exquis les uns que les autres. Jetant un œil souffreteux sur ce tableau morbide, la voix écorchée d'angoisse, il s'écrie :

– Tous morts ! Et moi qui ne suis que blessé...

**Joël  
da Silva**

S'ensuit une longue et râlante agonie qui lui tient lieu de tirade, agonie sur laquelle un rideau descend laborieusement, par à-coups, avec des bruits de poulies rouillées. Aux deux tiers, le rideau bloque tout à fait. Et l'acteur continue de râler. Et le public ne sait s'il doit applaudir...

VIEILLE MÉTIS – Je sais que vous êtes là à me regarder.

Sortez !

C'est moi la mère des Louis Riel, la mère des mères des bâtards de peaux de chiens entremêlées. Ici, le soleil nous a oubliés avec le blêmeur d'une rage de cœur.

**Daniel  
Danis**

Tu me vois assise là, sur le pavé briqueté. Je fais mes conserves avec des chambres à air. Toi, toi, toi et tout le monde caché à me regarder, je suis en train de vous emboudiner. Vous me voyez les jambes écartées, je vous rentre, l'un derrière l'autre, dans mon vagin.

On est tous des métis. On habite une terre remplie de métis qui hurlent dans des corps de chiens boitants.

Allez, ouste ! dans le vagin, vers la porte du néant.

*Coup de feu qui atteint la vieille métis.  
Bruit de pas de course.*



J.W. Stewart,  
*Facture*, 1993.  
Techniques mixtes,  
49,5 x 56 cm.

**Jasmine  
Dubé**

LE CHŒUR DES PERSONNAGES – Elle a dit qu'elle n'écrirait plus. Et ce n'était pas paroles qu'elle nous mettait en bouche. Non. C'était, je vous le jure, du côté réel des choses. Tragique. (*Temps.*) Elle écrira sa dernière réplique, on lui en a fait la demande. Pour rire. Comme ça. Pour jeu. Elle a ri. D'abord, elle a ri. Comique. Puis elle est devenue pensive. Très comique. Ses yeux se sont fixés sur le tapis et se sont laissés envahir par la brume. Elle s'est enfuie de la réalité. Dramatique. Elle est venue de ce côté-ci des choses. Je veux dire, de notre côté. Elle n'était plus là, pour eux. Elle était toute avec nous. Elle a dit : Hé, les personnages, y a-t-il une vie après la vie, de votre côté des choses ? Et vous, mourrez-vous ? Nous n'avons rien dit. Rien de rien. Nous avons laissé planer le silence. (*Long temps.*) Ses yeux ont refait surface des profondeurs de son abîme. Elle est revenue vers son réel. La brume s'est levée. L'auteure a soupiré. Expiré. La déesse. S'est agitée un peu. Tragico-comique. Puis, elle a téléphoné. « J'accepte », a-t-elle dit à Patricia Belzil, en crânant un peu. Quand elle a raccroché, elle était envahie par de nouveaux démons. Cosmétique. Elle savait et nous aussi, nous savions, que tant qu'elle serait vivante, elle aurait quelque chose à écrire. Nous l'avons toujours su. Toujours. Jamais la paix à moins que de... à moins que de... (*Long temps.*) Elle n'écrira plus jamais ! Elle mourra donc ! (*Long temps.*) Nous lui survivrons. Cosmique. Nous resterons sur les sillons de son disque dur, entre les pages de ses publications, sur les rayons des bibliothèques et des librairies, dans l'entrepôt de son éditeur et chez quelques fous de théâtre. Nous serons aussi sur les tablettes du CEAD qui peut-être nous fera voyager au Canada anglais, au Mexique ou aux États-Unis peut-être même à Limoges ou en Italie. Caustique-Comique-Cosmique.

Oui, nous lui survivrons. Hé, l'auteure, nous te fermerons les yeux. Nous fermerons aussi le couvercle de l'ordinateur qui nous a vu naître sur l'écran avant d'être créés sur les planches. À toi maintenant, le couvercle et les planches. À toi la mort. Dieu est mort. Et nous assurerons sa succession et sa résurrection sur les scènes du monde. (*Les personnages s'avancent et ferment l'ordinateur. Six d'entre eux le portent comme on porte un cercueil et sortent. La scène reste vide et silencieuse un moment, puis l'imprimante se met en marche. Le noir descend. L'imprimante continue son bruit infernal accompagné d'un énorme rire.*)

**Abla  
Farhoud**

PROFESSEUR A. ZWEIG – Oh la la la ! une phrase de moi ou de quelqu'un d'autre ?... vous me prenez vraiment au dépourvu... Je ne saurai jamais si les choses sont telles qu'elles sont... Voilà... Voilà une phrase toute nue, simple en apparence mais que de pages ont été écrites sur ce thème. Est-ce un thème ?, excusez-moi, je suis un peu perturbé... aussi vaste que l'amour et la mort ? Je dirais même qu'il les englobe ! Excusez-moi je suis un peu à l'envers... Quelle drôle d'expression n'est-ce pas ? Est-ce que l'on se vouvoie ? Je vous tutoie, je vous vouvoie, je ne sais plus ce que je dis... je suis un peu à l'envers... Je marche droit devant moi, mais supposons que je marche à l'envers est-ce à dire que je marche sur la tête, sur les mains, les pieds en l'air, la tête qui bascule, les yeux dans le vague cherchant mon chemin ou bien marché-je à l'envers si je marche à reculons. Mon dos et mes épaules ainsi que mes mollets et mes talons précéderaient alors mon visage, ma poitrine et mes doigts de pieds. Je me suis toujours demandé si doigt de pied était plus joli qu'orteil ? ! Elle disait orteil, je lui disais : c'est joli orteil mais je persiste à dire que doigt de pied est plus exact. Nous regardions dans les nombreux dictionnaires que nous avions à la maison, je dis avions et regardions parce que tout cela est imparfaitement passé. Elle les a tous emportés, la garce... Je m'égaré... La question est la suivante : peut-on mourir d'amour ? Une question simple en apparence, en apparence seulement. Quand le moi, le ça et le surmoi dans une surabondance d'informations lyriques romantiques et complètement flyées... j'aime ce mot même s'il vient de l'anglais de la rue, j'aime ce mot, même si je ne l'écrirais pas, que diraient mes collègues !... Le moi, le ça et le surmoi seraient complètement dissolus et s'envoleraient. L'être et le non-être. Vous n'avez aucun micro ? Vous me rassurez... Est-ce que l'on se vouvoie, est-ce que l'on se tutoie... On se vouvoyait pour garder nos distances, pour que chacun reste dans sa propre circonférence. L'osmose de toute manière n'existe pas. Ce phénomène qui se produit lorsque deux liquides ou deux solutions de concentrations moléculaires différentes se trouvent séparés par une membrane semi-imperméable laissant passer le solvant mais *non* la substance dissoute. L'interpénétration n'est que partielle. Je dis bien partielle... Je voulais me dissoudre complètement, ne plus exister, ne plus avoir de nom, ni d'âge, ni de sexe, je voulais disparaître en elle, je voulais devenir elle... Le vouvoiement, c'était aussi pour le jeu. Je l'appelais baronne, comtesse, sultane, marquise, marquise, marquise, marquise, mon cœur n'est plus que lambeau, mon corps est effiloché... Effiloché, quel beau mot pour me décrire, je n'étais qu'une loque qui ne tenais qu'à un fil... J'ai toujours rêvé de mourir d'amour, à 18 ans, à 28 ans, à 38 ans, à 48 ans. Oh la la la ! une phrase de moi ou de quelqu'un d'autre ?... Vous me prenez vraiment au dépourvu... Je ne saurai jamais si les choses sont telles qu'elles sont... « Vous êtes trop doux, mon ami, m'a-t-elle dit, entre la douceur et la mollesse il n'y a qu'un fil, un fil que vous franchissez parfois pour me plaire, mais je n'en ai que faire de la douceur, je veux un homme qui me prenne ardemment, qui me renverse, qui m'empoigne, qui me fasse vibrer. Je suis fatiguée d'être l'archet, je veux redevenir violon, je veux chanter des chants inconnus, fais-moi jouir, calice ! » Ce sont ses derniers mots. Le « calice » n'est pas rajouté par moi... Oh ! non !... Le Vésuve ! Le Vésuve ! Vous vous souvenez de l'éruption de l'an 79, non pas avant,

après Jésus-Christ, rappelez-vous ! Herculanium, Pompéi, nous y voilà !... L'éruption de 79 !... Quand même pas trop souvent, mais assez pour vivre chaque fois un moment unique. Dans tous les livres sur l'amour, aucun ne parle de la colère de l'aimée... Se sentir vivre de la sorte ! C'est un grand moment d'amour... Ses yeux me foudroyaient, m'enveloppaient, j'avais peur, j'avais peur, je retrouvais ma peur du petit garçon de sept ans. Cette peur entière et violente qui vous tord le ventre, qui vous projette dans le vide du non-choix... Je ne saurai jamais si les choses sont telles qu'elles sont... Il me semblait que mon existence entière n'était là que pour sa jouissance. J'avais étudié tous les livres dans ce seul but. Ma vie ne dépendait que de son sourire, de son rire, de ses spasmes d'amour. J'ai tout lu sur l'art d'aimer, je dis bien tout ! Les Chinois, les Japonais, les Khmers, les Indiens, les Perses, les Arabes, les Grecs, les Romains, les Sumériens, les Égyptiens, les Incas et j'en passe. Je suis devenu un spécialiste, spé-ci-a-lis-te, invité dans le monde entier, j'ai écrit une dizaine d'ouvrages sur le sujet en plus de centaines d'articles et j'achève la biographie critique du Marquis... Sade, ce méconnu... C'est ridicule ! d'un ridicule ! Et si vous me demandiez... Est-ce que l'on se tutoie ? L'on se vouvoie ?... Si vous me demandiez qu'est-ce que j'en ai retenu ? De tous ces livres que j'ai lus où l'amour est au centre ? de tous ces livres que j'ai écrits dont l'amour est le centre, qu'est-ce que j'en retiens ? ! Quand j'ai si mal ?... Rien rien rien rien... Je voudrais que la mer m'emporte... je suis épuisé, vide, tari, séché, je voudrais que ma mère me dise je t'aime... qu'elle me fasse peur... Est-ce qu'il faut avoir mal pour se sentir vivant ?... Entrer dans une eau chaude... chaude... aucun mot, aucun livre, aucune musique... la montagne derrière moi... je ne saurai jamais si les choses sont telles qu'elles sont... l'eau chaude, l'eau... chaude... je la reconnais... je la sens...

*Noir*

— Oui.

**Alain  
Fournier**

– C'est fini ! Prends tout ce que tu veux, jette le reste, même les livres tu peux les jeter. Je pars. Je vais faire le tour du monde ou de la rue, aussi loin que mes jambes me porteront. Je veux tomber en amour avec tout ce qui est futile et éphémère : je n'ai plus le temps pour autre chose. Ce n'est pas du rattrapage, je suis conséquent avec moi-même. Vois-tu, jeune j'étais sérieux, vieux je suis fou. J'ai toujours pris la vie à l'envers, c'est ma manière. Et quand on est vraiment toqué, on ne dit pas adieu, on dit merde !

**Jean-Rock  
Gaudreault**

– Si une vie ratée dans un pays raté est une réussite, qu'est-ce qu'une vie réussie ?

**Jean-Claude  
Germain**

– Penses-tu ? Moi j'y crois pas ! S'il y avait moins d'imbéciles intellectuels qui se prennent pour le nombril du monde et de grandes gueules politiciennes qui essaient de te faire accroire que le pays n'a plus d'argent alors qu'eux autres en ont plein les poches... Ça en vaudrait peut-être encore la peine... Mais je suis tanné d'être sur le chômage, pis c'est pas avec les hosties de systèmes informatisés qui font chier tout le monde que je vais m'en trouver une job, tabarnac !

**Jérôme  
Labbé**

Si ça continue, on va tous se ramasser sur le « B.S. » ! J'en ai assez de tourner en rond dans le virage ambulatoire, pis à force de « shiffter » de la première à la cinquième dans ma minoune batmobile « Toyota S.R.5, 82 », je vais finir par me ramasser dans une émeute pis j'aurai même pas les moyens de me payer un mohawk vert ! J'ai même pas les moyens de me payer un « sweegie », tu sais, là, la patente, l'affaire pour torcher les « windshields » de sales Porches et des BMW qui te sourient avec leur dent en or en pensant seulement à se faire faire une pipe pour cinq piasses... J'ai beau être sur le « crack », j'ai pas encore le cerveau assez lessivé pour imaginer qu'une pipe vaut 5 \$ ! À ce prix-là, je vais continuer à ramasser les cannettes pis les bouteilles dans les poubelles, câlisse ! J'ai pas fait un bac en philosophie pour me faire fourrer par des crosseurs... Au moins encore si c'était cinq piasses américaines !

J'ai bien reçu votre invitation et elle m'a séduite. J'ai passé ce dernier mois à tenter de me remettre dans l'état d'écrire une pièce – et, qui plus est, ma dernière pièce. Ce qui m'a donné beaucoup de mal et peu de résultats.

**Anne  
Legault**

Réflexion faite, j'en suis venue à me dire que cette dernière réplique d'une hypothétique dernière pièce ne me venait pas pour deux raisons :

La première est que je me suis toujours considérée, au théâtre, comme une auteure accidentelle. Pour moi, chaque pièce était la dernière.

La seconde est qu'en fait ma dernière pièce est déjà écrite et que je ne vois pas le jour où j'en écrirai une autre. J'ai dit cela avant de l'écrire, en l'écrivant, en la remaniant, pendant les répétitions, le soir de la première, le soir de la dernière. Je l'ai dit au metteur en scène, je l'ai dit au producteur, je l'ai dit aux acteurs, et je le dis aujourd'hui : il n'y en aura pas d'autre.

Cette pièce s'intitule *la Mémoire de Rhéa*. Elle est, à ce jour, inédite en publication. Voici sa dernière réplique :

ÈVE – Hermann est mort deux heures plus tard, juste à la fin de la représentation.

Yves est parti, puis il est revenu. C'est toujours un acteur, c'est plus fort que lui.

Rhéa a continué comme avant, sans regarder en arrière.

Henri est mort quelque temps plus tard, dans son sommeil, étouffé. C'est inexplicable.

Moi, quand je suis sortie de l'entrepôt de maroquinerie « Peaux en tous genres, spécialité : reptiles », je me suis aperçue que j'avais gardé la photo de la mère d'Yves, mon père. Je l'ai toujours.

Quelquefois, je vais voir Yves au théâtre. Et Rhéa aussi, au théâtre. Quelquefois, je les vois en rêve. Mais une scène est toujours une scène. Et le rêve des rêves n'est jamais qu'un rêve.

*Noir.*

*Le personnage s'avance en lisant.*

**Pierre-Yves  
Lemieux**

Mon amour,  
puisqu'il s'écrit des mots d'arrêt, des mots murs,  
des mots de départs et de deuils.  
Puisque la notion de finalité existe, eh bien un jour je partirai.  
Le plus doucement possible car je vous aurai aimé,  
et vous aimerai toujours.

Ils tireront un rideau noir, ils fermeront une porte,  
ils s'en iront en vous prenant sous leur bras.

Ne me laisseront que la nuit et mes cendres.

Que le souvenir de toutes ces pages, de tous ces mots.  
Si peu de pages pour tant d'existence.  
Tant de mots pour si peu de vie.

Que le souvenir de vous. Malgré tout. Au-delà.  
De vous, à qui toutes ces pages, tous ces mots, j'aurai dédiés...

Vous, que toute ma vie j'aurai célébré.

Mon amour, puisqu'il faudra vous quitter  
une dernière fois, le plus lentement possible,  
une dernière fois, sur l'envers du rideau,  
de l'encre de mes cendres je tracerai :  
« Je vous aime. »



J.W. Stewart,  
*Bell and Jar*, 1995.  
Techniques mixtes,  
102 x 137 cm.

— Déjà ! ?

**Antonine  
Maillet**

*Dieu cogne des clous. Sa grande œuvre défile devant lui. Puis soudainement, bruits de sirènes, explosions, bips assourdissants. Tout disparaît dans un éclair. Le vide, le néant. Dieu se réveille en sursaut.*

DIEU – Foque ! J’ai oublié de faire un *back up* !

**Patrick  
Quintal**

— Un jour peut-être, oui demain sans aucun doute... je reviendrai.  
*(Il meurt.)*

**Pascale  
Rafie**

**Larry  
Tremblay**

CHRISTOPHE – Je reviens de la mort. Savez-vous comment j'ai voyagé jusqu'ici ? À cheval. Ce cheval était blanc. Il m'a raconté, dans sa langue de cheval, qu'il était chorégraphe. Comme moi. Il m'a dit qu'il était en train de travailler sur une œuvre difficile : une commande de Dieu lui-même. J'ai été très jaloux d'apprendre que Dieu avait commandé une œuvre chorégraphique à un cheval. Mais le cheval qui m'a reconduit jusqu'à la porte de la vie a sans doute des mérites que je n'ai pas. À mi-chemin entre la mort et ici, le cheval blanc s'est arrêté. Il m'a dit : descends de mes flancs. Je vais te montrer, en primeur, quelques pas de ma chorégraphie. Et, devant ce que j'étais, c'est-à-dire un fruit tombé de l'arbre, en suspens entre la branche et le sol, il s'est exécuté. J'ai pleuré. J'ai pleuré. J'ai pleuré. De joie, de rage, de pitié. De joie devant la beauté pure qui martelait un horizon d'or ; de rage devant la cruauté de cette beauté qui m'échappait ; de pitié devant l'enfant que je commençais à peine à devenir, encombré par cette beauté. Qui ? Qui sommes-nous, nous les hommes à deux jambes, pour nous mêler des affaires de la danse ? Le cheval a dansé et le monde, sous ses sabots, a pris des couleurs d'aurore, de couchant, de glaise. Le monde n'avait pas de sens et respirait comme un pain. Ah ! Quand je suis remonté sur le cheval pour reprendre ma course vers cette plaine grise où nous sommes, je doutais de mes capacités. En vérité, mes amis, ce que nous répétons depuis des semaines, c'est de la merde. Nous ne savons pas ce que nous faisons. Nous devons tout recommencer. Ce que je vous ai montré n'est qu'une entreprise prétentieuse, qu'un assemblage frileux de déplacements aveugles. Pour danser, il faut oublier que nous sommes des hommes. Êtes-vous prêts à tout recommencer ?



J.W. Stewart,  
*Bottom*, 1994.  
Techniques mixtes,  
35,5 x 52 cm.

J'ai mangé à deux tables et j'ai bu à deux coupes.  
J'ai perdu mon honneur dans mon assiette à soupe.

Extrait de *l'Impromptu de Key West*, juillet 2026.

**Michel  
Tremblay**

...je vois un étrange cortège d'errants avec des noms de rois et de reines, devant, je vois la Guerre elle-même qui ouvre ce défilé, je vois la Révolte de 1837 traînant derrière elle sa fille endormie, la Révolution tranquille, je vois encore l'Amour qui se plaint qu'on ne s'occupe plus de lui, je vois le Jour et sa sœur la Nuit marchant au pas d'une musique nuptiale, enfin, image énigmatique, je vois la Lune faire son entrée avec un crâne dans les mains...

**Lise  
Vaillancourt**